

PAROLES D'ESCLAVES



Affiche du film *12 years a slave* de Steve McQueen

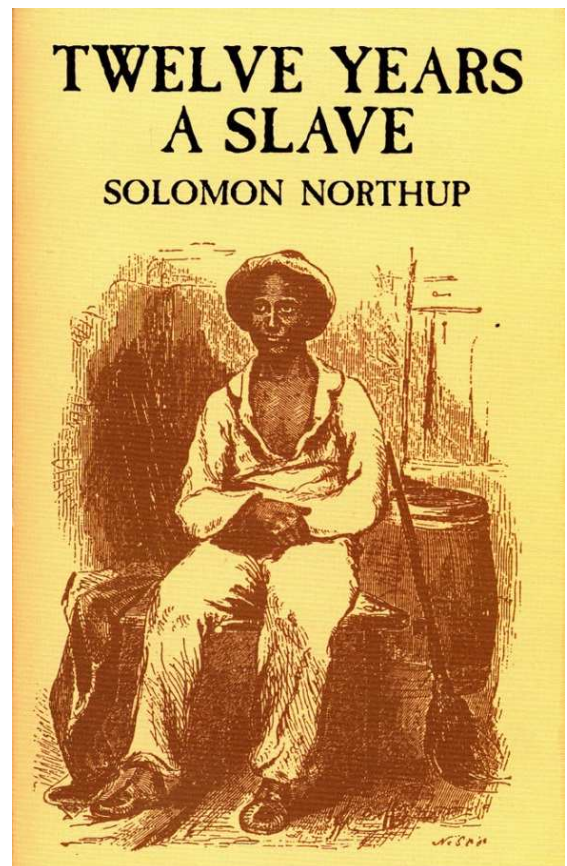
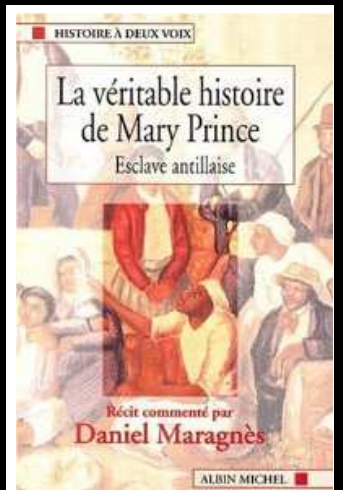
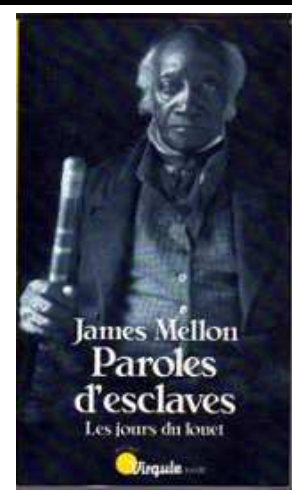
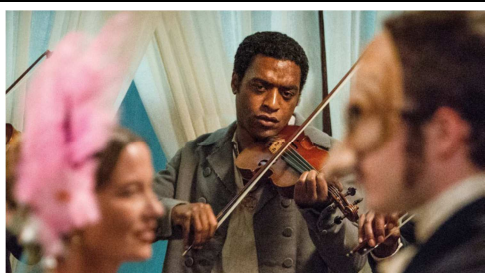


Illustration de *Twelve years a slave* de Solomon Northup paru en 1853



Document 1 - « La parole est aux esclaves »

« Au XIX^e siècle, une centaine de Noirs asservis ont raconté par écrit leur sort dans les plantations du sud des Etats-Unis. Le film *12 years a slave* du Britannique Steve McQueen, s'inspire d'un de ces textes autobiographiques.

Parmi les millions d'Africains déportés pendant la traite négrière, rares sont ceux qui ont pu raconter leur histoire. Nés dans l'esclavage sur le sol américain, leurs descendants ont, eux aussi, été réduits au silence. Certaines de ces voix ont pourtant réussi à traverser les siècles pour parvenir jusqu'à nous. Né au début du XIX^e siècle dans l'Etat de New York, Solomon Northup a ainsi raconté, dans un long ouvrage paru en 1853, ses douze années de servitude dans le sud des Etats-Unis. C'est à travers ses yeux sidérés que le réalisateur britannique Steve McQueen évoque dans son dernier film, *12 years a slave*, l'arbitraire et la terreur qui régnaient dans les plantations de Louisiane avant l'abolition de l'esclavage en 1865.

Si la voix de Solomon Northup est à ce point singulière, c'est parce qu'il est né libre dans le nord des Etats-Unis, en 1808. Capturé par des trafiquants d'esclaves à Washington en 1841, transporté clandestinement par bateau vers le sud, vendu sur le marché aux esclaves de la Nouvelle-Orléans, ce mari et père mettra douze ans à retrouver son statut d'homme libre. Au sortir de ce cauchemar, Solomon Northup décide de raconter son histoire : grâce à l'écriture, il peut enfin reprendre la parole et dire « je ». Il laisse aux autres écrit-il alors « *le soin de de déterminer s'il est possible de trouver dans des récits d'imagination la peinture d'une servitude plus cruelle et plus dure* ».

Dans ce livre comme dans le film, Solomon Northup raconte les longues années où il a « *peiné gratuitement* » pour ses maîtres en leur parlant « *les yeux baissés et la tête découverte, en prenant l'attitude et le langage d'un esclave* ». A l'époque de sa parution, son ouvrage-dédiacé à Harriet Beecher Stowe, l'auteur de *La Case de l'oncle Tom* (1852), le plus célèbre des romans antiesclavagistes américains-obtient un grand succès. [...]

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, Solomon n'est pas le premier esclave à raconter ses années de servitude. L'un des récits les plus anciens remonte à la fin du XVIII^e siècle : en 1789 paraît au Royaume-Uni *Le passionnant récit de la vie d'Olauda Equiano*, un garçon de 10 ans enlevé au Nigeria et déporté vers les Amériques à bord d'un navire négrier. Il finit par racheter sa liberté avant de devenir une figure du mouvement abolitionniste britannique. Son témoignage s'attarde sur le fameux « passage du milieu » - la terrifiante traversée de l'Atlantique à bord d'un navire négrier qu'effectuèrent, pendant plus de trois siècles, 12 millions d'Africains, victimes de la traite.

Avant la guerre de Sécession (1861-1865), alors que les Etats-Unis sont déchirés par le débat sur l'Abolition, une centaine d'esclaves racontent eux aussi leur asservissement.

Dans les années 1800-1865, des milliers d'hommes et de femmes fuient, au péril de leur vie, les plantations du Sud. Beaucoup sont accueillis au Nord par les mouvements abolitionnistes, qui les invitent dans les réunions publiques pour raconter leur histoire, montrer leurs blessures et diffuser leur récit. Au XIX^e siècle, ces *slaves narratives* (récits d'esclaves) rencontrent un immense succès. Ils finissent par constituer un genre politico-littéraire qui connaît son apogée dans les années 1830-1860.

Pour consigner leur récit, ces esclaves qui, la plupart du temps, ne savent ni lire ni écrire se font aider par des militants abolitionnistes du Nord.

Venture Smith en 1798, Moses Roper en 1838, Frederick Douglass en 1845, William Wells Brown en 1847, Henry Bibb en 1849, Solomon Northup en 1853, Harriet Jacobs en 1861 : dans leur livre, ces esclaves restituent en détail le quotidien des plantations. [...]

Tous racontent la peur du fouet, le règne de l'arbitraire, la séparation des familles. [...] Dans *12 years a slave* le réalisateur Steve McQueen, met en scène, lui, la terreur des esclaves, le soir, au moment de la pesée des paniers de coton : si la récolte est insuffisante, les coups de fouet succèdent au travail forcé dans les champs.

Les mauvais traitements, voire les tortures, sont monnaie courante. Le moindre geste d'un esclave peut lui valoir une punition. Il a l'air mécontent ? Il a parlé trop fort ? Il a oublié d'enlever son chapeau devant un Blanc ? Il a tenté de justifier sa conduite ? « *Un simple regard, un mot, un mouvement, une erreur, un accident ou une prise de pouvoir* » peuvent être sanctionnés par le fouet, écrit Frederick Douglass, né sur la côte du Maryland en 1818. Dans *12 years a slave*, une esclave se fait fouetter jusqu'à l'évanouissement parce qu'elle s'est absentée un moment afin de trouver du savon. [...]

Les tentatives de fuite sont très sévèrement punies. « *Les chiens utilisés pour retrouver les fugitifs sont des limiers mais d'une race bien plus sauvage que ceux qu'on trouve dans les Etats du Nord*, écrit Solomon Northup. *Ils attaquent les Noirs sur ordre de leur maître et s'accrochent à eux comme des bouledogues. On entend souvent leurs aboiements retentir dans les marais. On se demande alors quand un fugitif va être rattrapé. Je ne connais aucun esclave qui ait réussi à s'échapper vivant de Bayou Bœuf.* » [...]

Loin d'être le peuple sans voix que l'on imagine souvent, les esclaves du sud des Etats-Unis ont donc laissé derrière eux une centaine de témoignages. [...] Il s'agissait pour ces hommes et ces femmes de témoigner à charge contre l'esclavage qui avait fait d'eux des objets. Il était également questions pour chacun d'eux de s'affirmer en tant que sujet, de revendiquer l'identité d'un individu libre qui reprend la parole. [...]

Les esclaves du sud des Etats-Unis sont les seuls à avoir raconté leur histoire : en France et au Brésil, aucun n'a laissé le moindre témoignage. Un paradoxe quand on sait que les esclaves y étaient plus nombreux. [...]

Les esclaves des Etats-Unis ont écrit parce que les mouvements abolitionnistes y étaient très populaires. Ils organisaient de grandes réunions, ils faisaient signer des pétitions, ils créaient des réseaux d'entraide pour les fugitifs et ils les encourageaient à livrer leur témoignage. En France, les abolitionnistes comme Condorcet, l'abbé Grégoire ou Mirabeau se retrouvaient au contraire dans des clubs philosophiques très fermés : ils n'avaient aucun contact direct avec les esclaves des colonies françaises. »

Après la guerre de Sécession et l'adoption en 1865 du Treizième amendement, les *slaves narratives*, sombrent peu à peu dans l'oubli. Au début du XX^e siècle, la plupart des historiens les considéraient même comme des textes de propagande abolitionniste. [...]

Le climat change dans les années 1960, avec l'essor du mouvement des droits civiques. Les Noirs souhaitent retrouver le fil d'une histoire afro-américaine qui a commencé en 1619 avec l'arrivée des premiers esclaves sur le sol de Virginie. Les *slaves narratives* sont réédités, relus, commentés : ils permettent enfin de donner un visage, une voix et une histoire aux 4 millions d'esclaves que comptaient les Etats-Unis au moment de la guerre de Sécession. Les historiens de l'époque veulent alors inverser la perspective : ils ne souhaitent plus raconter l'histoire de l'esclavage mais celle des esclaves. Ils tentent donc de mettre en valeur cette voix des esclaves qui racontent des choses que les registres comptables et les correspondances des planteurs ne mentionnent pas : la promiscuité qui règne dans les cases, la pauvreté de la nourriture, la cruauté des punitions, l'arbitraire des maîtres, le viol des femmes noires, la peur permanente du fouet, l'obsession de la mort - toutes choses qui hantent le film de Steve McQueen.

Il y a dans ces témoignages quelque chose de nouveau et de très précieux : un regard de l'intérieur sur l'esclavage. Ces récits sont devenus des sources incontournables pour les historiens mais aussi pour les romanciers. Ils permettent en effet d'apercevoir un univers complexe auquel les planteurs, aveuglés par leurs préjugés, ne s'intéressaient guère. Ils regardaient les esclaves de loin dans les champs comme une masse indifférenciée, tous vêtus de la même manière. Ces récits mettent au contraire en lumière la singularité de leurs destins individuels : ils ont des parents, des enfants, des histoires, des traditions.

Depuis leur redécouverte, dans les années 1960, les *slaves narratives* ont profondément renouvelé le regard que l'on portait sur l'esclavage. Parce qu'ils subissaient une violence terrifiante, on a longtemps considéré les esclaves comme des victimes totalement passives. Leurs récits montrent au contraire qu'ils étaient, malgré les difficultés, les sujets de leur histoire : dans les rares espaces de liberté qui leur restaient, ils tentaient de mettre en place des stratégies de résistance. Ils brisaient les outils, ils ralentissaient les cadences, ils empoisonnaient les bêtes, ils faisaient claquer le fouet sans déchirer la peau, ils organisaient des fuites, [...] ils essayaient d'obtenir une petite responsabilité, ils cherchaient à échapper aux tâches les plus inhumaines, ils jouaient la comédie de l'obéissance tout en conservant l'espoir de s'enfuir un jour. [...]

L'exploitation sexuelle des femmes esclaves était connue, ne serait-ce que parce que les plantations comptaient de nombreux métis. [...] Rédigés au XIX^e siècle, dans un monde très puritain, les *slaves narratives* évoquent rarement la question des viols mais ils font souvent allusion à la dépravation morale des planteurs. [...] Dans *12 years a slave*, Steve McQueen aborde frontalement la question à travers le personnage de Patsey : anéantie par l'esclavage sexuel que lui impose son maître, elle finit par supplier Solomon Northup de la tuer.

Ces récits permettent d'apercevoir une réalité que les historiens ont longtemps négligée : malgré la terreur et l'oppression, les esclaves du sud des Etats-Unis ont construit une société vivante dotée de croyances, de rites et de traditions. Ils sont parvenus à se construire un monde que les planteurs ne voyaient pas avec ses chants, ses fêtes, ses histoires, ses pratiques religieuses. Il n'y avait pas de registres de naissance mais le récit des filiations se transmettait de génération en génération comme en Afrique. Un monde qui permettait, malgré la servitude, de se sentir encore un peu humain. »

D'après Anne Chemin, *Le Monde*, 18 janvier 2014.

Document 2 – Comment Solomon Northup devient esclave à travers des extraits de son témoignage et des photos du film *12 years a slave* de Steve McQueen



A partir de ce moment-là, je fus inconscient. Combien de temps je le restai – cette nuit-là seulement ou des jours durant ? –, je ne le sais pas. Mais quand je revins à moi, j'étais seul, dans l'obscurité la plus complète et enchaîné.

Mon mal de tête avait presque disparu, mais j'étais faible et au bord de l'étourdissement. J'étais assis sur un petit banc fait de planches sommaires, sans manteau ni chapeau. J'avais des menottes aux poignets. Mes chevilles étaient lourdement enchaînées. Une extrémité de la chaîne était rattachée à un grand anneau fixé au sol, l'autre aux fers qui enserraient mes pieds. Me réveillant d'une transe si douloureuse, je mis un moment à retrouver mes esprits. Où étais-je ? Que signifiaient ces chaînes ? Où étaient Brown et Hamilton ? Qu'avais-je fait pour mériter d'être emprisonné dans ce cachot ? Je n'y comprenais rien. Un trou de mémoire, dont je ne saurais dire la durée, précédait mon réveil dans cet endroit solitaire, et j'étais incapable de me souvenir, malgré tous mes efforts. Je tendis attentivement l'oreille, à l'affût du moindre signe de vie. Mais rien ne vint briser l'oppression du silence, si ce n'est le tintement de mes chaînes quand je me hasardais à bouger. Je parlai tout haut mais le son de ma propre voix me fit tressaillir. Je fouillai mes poches – dans la mesure où mes chaînes me le permettaient –, ce fut suffisant pour réaliser que la liberté n'était pas la seule chose que l'on m'avait volée : mon argent et mon certificat d'homme libre avaient également disparu ! C'est à cet instant que me vint la pensée, d'abord sombre et confuse, que j'avais été enlevé. Mais cela me sembla impensable.

Il devait s'agir d'un malentendu, d'une regrettable erreur. Il était impossible qu'un citoyen libre de l'État de New York, qui n'avait causé de tort à aucun homme ni violé aucune loi, puisse être traité de façon aussi inhumaine. Cependant, plus je considérais ma situation, plus mes suspicions se confirmaient. Quelle triste réflexion ! L'homme avait-il donc perdu toute sa compassion et sa foi ? Je m'en remis au Dieu des opprimés et, laissant tomber ma tête dans mes mains enchaînées, je pleurai amèrement.

Environ trois heures passèrent. Durant ce temps, je restai assis sur le petit banc, plongé dans mes sombres pensées. J'entendis au loin le chant d'un coq. Puis un grondement distant, comme celui des calèches qui se pressent dans les rues, se fit entendre et je sus qu'il faisait jour. Aucun rayon de lumière ne pénétrait cependant ma prison. J'entendis enfin des pas qui allaient et venaient au-dessus de ma tête. Je me dis que je devais être dans une salle en sous-sol, l'odeur humide et moisie de la pièce renforçant cette hypothèse. Le bruit au-dessus de ma tête durait depuis au moins une heure quand j'entendis enfin des pas se rapprocher. Une clé tourna dans le verrou, la lourde porte pivota sur ses gonds, laissant pénétrer un flot de lumière, deux hommes entrèrent et me firent face. L'un d'eux était fort, puissant, 40 ans peut-être, avec des cheveux châtain foncé, légèrement parsemés de gris. Son visage était rond, sa peau rougeaude ; ses traits, communs, n'exprimaient rien d'autre que cruauté et fourberie. L'homme mesurait environ un mètre quatre-vingts, il était imposant. Force

est de reconnaître que son apparence était aussi sinistre que répugnante. Il s'appelait James H. Burch, comme je l'appris plus tard. C'était un marchand d'esclaves connu à Washington et, à l'époque ou peu après, partenaire en affaires avec Teophilus Freeman de La Nouvelle-Orléans. La personne qui l'accompagnait était un simple laquais, du nom d'Ebezner Radburn, dont la fonction se bornait à tourner des clés. Ces deux hommes vivent toujours à Washington, du moins y vivaient-ils lors de mon dernier passage dans la ville, à mon retour de servitude, en janvier dernier.

La lumière que l'ouverture de la porte avait laissée entrer me permit d'observer la pièce dans laquelle j'étais retenu prisonnier. Elle mesurait environ quatre mètres carrés ; les murs étaient faits de pierres solides, un parquet massif recouvrait le sol. Une petite fenêtre, en travers de laquelle s'élevaient de grandes barres de fer, était fermée par un volet solidement accroché du côté extérieur.

Une porte en fer menait à la cellule adjacente, une sorte de caveau, dépourvu de fenêtre ou de tout autre moyen qui aurait laissé pénétrer la lumière. Les meubles de la pièce dans laquelle je me trouvais se limitaient au petit banc en bois sur lequel j'étais assis et à un poêle crasseux et obsolète. Il n'y avait, dans aucune des deux cellules, ni lit, ni couverture, ni quoi que ce soit d'autre. De l'autre côté de la porte par laquelle Burch et Radburn étaient entrés se trouvait un passage menant à un petit escalier en haut duquel on arrivait dans une cour entourée d'un mur de briques d'environ quatre mètres de hauteur. Au fond de la cour, qui s'étendait sur une dizaine de mètres, s'élevait un bâtiment qui en occupait toute la largeur. Sur un des murs, on trouvait une imposante porte en fer qui ouvrait sur un petit passage couvert jusqu'à la rue.



Cette porte scellait le sort malheureux de tout homme de couleur sur qui elle se refermait. Une des extrémités du toit rentrait vers l'intérieur, formant une sorte d'appendice ouvert. Ce toit abritait un immense grenier où les esclaves, s'ils y arrivaient, pouvaient passer la nuit ou trouver refuge par temps de tempête. Cela ressemblait à une grange de ferme, sauf qu'elle était construite de façon à ce que le monde extérieur ne puisse jamais voir le bétail humain que l'on y rassemblait.

Le bâtiment auquel la cour était rattachée s'élevait sur deux étages et donnait sur l'une des rues populaires de Washington. Sa façade ressemblait à celle d'une paisible résidence privée. Un étranger n'aurait jamais soupçonné, en la regardant, les atrocités qu'il s'y déroulait. Aussi étrange soit-il, on avait de l'immeuble une vue imprenable sur le Capitole, lequel semblait se pencher sur nous, perché sur ses hauteurs majestueuses. Les voix des députés patriotes vantant la liberté et l'égalité se mélangeaient presque au bruit des chaînes du pauvre esclave. Une nègrerie à l'ombre même du Capitole !

Voilà l'exacte description de ce qu'était la nègrerie Williams à Washington en 1841, dans l'une des cellules de laquelle je me trouvais injustement enfermé.

– Alors, mon garçon, comment te sens-tu maintenant ? interrogea Burch en passant la porte.

Je répondis que j'étais malade et demandai à connaître la cause de mon emprisonnement. Il rétorqua que j'étais son esclave, qu'il m'avait acheté et qu'il était sur le point de m'envoyer à La Nouvelle-Orléans. J'affirmai, haut et fort, que j'étais un homme libre, un résident de Saratoga, où j'avais une femme et des enfants qui étaient libres eux aussi et que mon nom était Northup. Je me plaignis amèrement de l'étrange traitement que j'avais reçu et menaçai d'obtenir réparation dès ma libération. Il nia le fait que j'étais libre et jura que je venais de Géorgie. J'affirmai encore et toujours n'être l'esclave de personne et insistai pour qu'il m'enlève mes chaînes immédiatement. Il s'efforça de me faire taire, comme s'il craignait que quelqu'un ne m'entende. Mais je ne pouvais me résoudre au silence, j'accusai les responsables de mon emprisonnement, quelle que soit leur identité, d'être de purs scélérats. Quand il comprit qu'il n'arriverait pas à me faire taire, il se mit dans une colère noire. Il commença à jurer, me traita de « menteur nègre », d'« évadé de Géorgie » et de tous les autres adjectifs profanes et vulgaires que seul un esprit grossier pouvait concevoir.



Pendant ce temps, Radburn se tenait à l'écart, silencieux. Sa tâche consistait à surveiller cette étable humaine, ou plutôt inhumaine, à accueillir les esclaves, les nourrir et les fouetter, pour la somme de 2 shillings par tête et par jour. Burch se tourna vers lui et lui ordonna de rapporter la « batte » et le « chat-à-neuf-queues ». Radburn disparut et revint peu après avec ces instruments de torture. La batte – c'était le nom qu'on lui donnait dans le jargon de la violence esclavagiste, ou du moins le premier que je connus – était une planche de bois d'environ cinquante centimètres, taillée comme un vieux bâton à faire du boudin, ou comme une simple rame. La portion aplatie, qui avait une largeur équivalente à celle de deux mains ouvertes, était hérissée de vis. Le « chat », lui, consistait en une épaisse corde qui avait à son bout plusieurs cordeles détressées au bout desquelles on avait fait un nœud.

Munis de ces formidables fouets, les deux hommes me saisirent et me déshabillèrent. Mes pieds, comme je l'ai mentionné, étaient attachés au sol. Ils m'allongèrent en travers du banc, le visage vers le bas. Radburn posa son pied lourd sur les chaînes entre mes poignets douloureux, les maintenant ainsi par terre. Burch commença à me frapper avec la batte, infligeant coup sur coup à mon corps nu. Quand son bras obstiné fatigua, il s'arrêta et me demanda si j'affirmais toujours être un homme libre. Je l'affirmai et les coups recommencèrent, plus rapides et plus intenses qu'avant, si tant est que cela soit possible. Quand il fatiguait de nouveau, il répétait la question et, se voyant donner la même réponse, continuait son cruel labeur. Pendant tout ce temps, cette incarnation du mal proféra les injures les plus diaboliques. À force, la batte cassa, ne lui laissant dans la main que le manche inutile. Mais je ne cédaï toujours pas. Tous ses coups violents n'avaient pu forcer mes lèvres à formuler le mensonge infect que j'étais un esclave. Il jeta rageusement le manche de la batte cassée au sol et saisit le fouet. Ceci fut encore plus douloureux. Je luttais tant que je pus, en vain. J'implorai la pitié mais ma prière n'eut d'autre réponse que les imprécations et les coups de fouet. Je crus mourir sous les lanières de cette maudite brute. Encore aujourd'hui, ma chair se crispe autour de mes os chaque fois que cette scène me revient en mémoire. J'étais en feu. Mes douleurs n'auraient pu être comparées qu'aux agonies brûlantes de l'enfer.

Je me fis finalement silencieux face à ses questions répétées. Je ne voulais plus répondre. En réalité, j'étais incapable de parler. Burch continua tout de même à battre mon pauvre corps, jusqu'à ce que la chair lacérée semble s'arracher un peu plus de l'os à chaque coup donné. Un homme qui aurait eu en lui ne serait-ce qu'une particule d'humanité n'aurait pas frappé un chien avec autant de cruauté. Radburn finit par dire qu'il était inutile de continuer à me fouetter, que mon corps était suffisamment endolori. Burch cessa donc et, agitant son poing de façon dissuasive devant mon visage, sifflant les mots à travers ses dents serrées, me dit que si j'osais prononcer à nouveau que j'étais un homme libre, que l'on m'avait kidnappé ou tout autre propos de la sorte, la punition que je venais de recevoir ne serait rien en comparaison de ce qui suivrait alors. Il jura de me dompter ou de me tuer. Sur ces mots de réconfort, on enleva les chaînes autour de mes poignets, mes pieds restant attachés au sol. Le volet de la petite fenêtre grillagée, qui avait été ouvert, fut refermé. Ils sortirent et, verrouillant la grande porte derrière eux, me laissèrent dans l'obscurité dans laquelle ils m'avaient trouvé.

[...]



Texte extrait de Solomon Northup, *Twelve years a slave*, publié en 1853, réédition Michel Lafon, 2014, pages 27 à 33 et photos du film *12 years a slave* de Steve McQueen reproduites sur Google image.



Document 3 – Solomon Northup se révolte et manque de perdre la vie à travers des extraits de son témoignage et des photos du film *12 years a slave* de Steve McQueen

Tibeats marcha jusqu'au tonneau, en observa le contenu un instant, puis y donna un coup de pied violent. Revenant vers moi en colère, il s'exclama :

– Maudit sois-tu ! Je croyais que t'étais dégourdi.

– J'essayais de faire comme vous m'aviez dit, Maître, je ne voulais rien faire de mal. Le contremaître a dit que..., commençai-je à répondre.

Mais il m'interrompit avec un tel flot d'injures que je fus incapable de finir ma phrase. Il finit par courir vers le porche de la maison et se saisit des fouets du contremaître. Le fouet avait un petit manche en bois, entouré de cuir tressé et lesté à son extrémité. Le lasso mesurait un mètre environ, il était fait de lanières de cuir brut.

J'eus d'abord peur et mon premier réflexe fut de courir. Il n'y avait personne aux alentours excepté Rachel, la cuisinière, et la femme de Chapin, mais aucune des deux n'était en vue. Les autres étaient aux champs. Je savais qu'il avait l'intention de me fouetter et c'était la première fois que cela se produisait depuis mon arrivée à Avoyelles. Je considérais en outre que j'avais été fidèle, que je n'étais coupable d'aucune faute et méritais plus des louanges qu'une punition. Ma peur se transforma en colère et, avant qu'il ne m'atteigne, je décidai de ne pas me faire fouetter, quelle qu'en soit la conséquence, la vie ou la mort.

Entourant le fouet autour de sa main et tenant le petit bout du manche, il marcha vers moi et, avec un regard malveillant, m'ordonna de me déshabiller.

– Maître Tibeats, dis-je, le regardant droit dans les yeux, je ne me déshabillerai pas.

J'étais sur le point d'ajouter une justification, mais avec toute sa haine vengeresse, il me sauta dessus, me saisit à la gorge d'une main, leva le fouet de l'autre, prêt à me frapper. Avant que le coup ne tombe, cependant, je l'avais attrapé par le col de son manteau et attiré à moi. Me baissant, je le saisis par la cheville et poussai son corps de l'autre main. Il tomba à la renverse sur le plancher. Passant un bras autour de sa jambe, et la tenant contre ma poitrine, de façon à ce que seuls sa tête et ses épaules ne touchent le sol, je posai mon pied sur sa gorge. Il était complètement à ma merci. Mon sang brûlait. Il semblait couler dans mes veines comme du feu. Dans la folie de ma colère, j'arrachai le fouet de sa main. Il lutta de toutes ses forces, jura que je ne vivrais pas un jour de plus et qu'il m'arracherait le cœur. Mais ses efforts comme ses insultes furent vains. Je ne saurais compter le nombre de fois où je le frappai. Les coups tombaient les uns après les autres, lourds et rapides, sur son corps qui se débattait. Il finit par hurler, cria au meurtre, puis le tyran blasphémateur implora Dieu d'avoir pitié. Mais lui qui n'avait jamais eu pitié de quiconque n'en reçut aucune. La sévérité du manche du fouet déforma son corps jusqu'à ce que mon bras droit n'en puisse plus.

Jusqu'à cet instant, j'avais été trop occupé pour regarder autour de moi. Cessant un moment, je vis que Mme Chapin regardait par la fenêtre et que Rachel se tenait à la porte de la cuisine. Leur attitude trahissait la plus grande agitation et la plus grande inquiétude. Les cris de Tibeats avaient été entendus dans les champs. Chapin arriva aussi vite que son cheval le lui permit. J'envoyai encore un ou deux coups, puis poussai Tibeats loin de moi avec un coup de pied tel qu'il vint rouler sur le sol.

Se relevant et enlevant la poussière de ses cheveux, il me regarda, pâle de rage. Nous nous fixâmes en silence. Pas un mot ne fut prononcé jusqu'à ce que Chapin arrive au galop.

– Que se passe-t-il ? hurla-t-il.

– Maître Tibeats veut me fouetter pour avoir utilisé les clous que vous m'avez donnés, répondis-je.

– Quel est le problème avec les clous ? demanda-t-il en se tournant vers Tibeats.

Tibeats répondit qu'ils étaient trop larges, ne faisant que peu attention à la question de Chapin et gardant ses yeux de serpent rivés avec méchanceté sur moi.

– Je suis le contremaître ici, commença Chapin. J'ai dit à Platt de les prendre et de les utiliser et que s'ils ne convenaient pas, je lui en donnerais d'autres à mon retour du champ. Ce n'est pas sa faute. En outre, je fournis les clous comme je l'entends. J'espère que vous comprenez ça, monsieur Tibeats.

Tibeats ne répondit pas mais, grinçant des dents et secouant son poing, jura qu'il obtiendrait satisfaction et que tout cela était loin d'être fini. Sur ce il s'en alla et entra dans la maison, suivi par le contremaître qui lui parlait d'un ton étouffé et avec des gestes affirmés.



Je restai où j'étais, me demandant s'il valait mieux m'enfuir ou endurer les conséquences, quelles qu'elles soient. Tibeats ressortit vite de la maison et, sellant son cheval, sa seule propriété à part moi, s'en alla sur la route de Cheneyville.

Quand il fut parti, Chapin sortit, de toute évidence nerveux. Il me dit de ne pas bouger, de ne quitter la plantation sous aucun prétexte. Puis, il alla dans la cuisine, appela Rachel et parla avec elle un moment. À son retour, il m'ordonna à nouveau avec grand sérieux de ne pas m'enfuir, affirmant que mon maître était un vaurien, qu'il nous réservait un tour à sa façon et qu'il y aurait peut-être des problèmes avant la nuit. Mais quoi qu'il arrive, insista-t-il, je ne devais pas bouger.

Me tenant là, je fus envahi par un sentiment d'agonie indicible. J'avais conscience de m'être exposé à une punition inimaginable. Le sentiment qui suivit l'ébullition extrême de ma colère fut celui d'un regret des plus douloureux. Un esclave seul et sans ressource – qu'aurais-je pu *faire*, qu'aurais-je pu *dire* pour justifier, de la moindre manière, l'acte haineux que j'avais commis par hostilité au mépris et aux injures d'un homme blanc. Je tentai de prier, d'implorer mon Père céleste de me soutenir dans cette situation douloureuse de détresse, mais l'émotion étouffa mes mots, et je ne pus que pencher la tête dans mes mains et pleurer. Je restai ainsi pendant au moins une heure, ne trouvant de soulagement que dans les larmes. Quand je relevai la tête, j'aperçus Tibeats arrivé du bayou avec deux autres cavaliers. Ils entrèrent dans la cour, descendirent de cheval et s'approchèrent, de larges fouets à la main, l'un d'entre eux tenant également une corde.

– Croise tes mains, m'ordonna Tibcats en ajoutant un juron si terrifiant qu'il ne serait pas convenable de le répéter ici.

– Vous n'avez pas besoin de m'attacher, Maître Tibcats, je suis prêt à vous suivre n'importe où, dis-je.

L'un de ses compagnons avança alors, jurant que si j'opposais la moindre résistance il me casserait le crâne, me romprait membre après membre, trancherait ma gorge noire, et il m'énuméra une longue liste de réjouissances semblables. Voyant que toute tentative aurait été vaine, je croisai les mains, me soumettant humblement à tout ce qu'il voudrait faire de moi. Sur ce Tibcats lia mes poignets, serrant la corde avec le plus de force possible. Il attacha mes chevilles de la même manière. Pendant ce temps, les deux autres avaient glissé une corde devant mes coudes, longeant mon dos, et l'avaient serrée fermement. Il m'était complètement impossible de remuer mains ou pieds. Avec ce qu'il restait de corde, Tibcats fit un nœud étrange qu'il passa autour de mon cou.

– Et maintenant, demanda un des compagnons de Tibcats, où devrions-nous pendre le négro ?

L'un d'entre eux proposa la branche d'un pêcher qui se trouvait là. Son camarade s'y opposa, arguant qu'elle se briserait, et en proposa une autre. Ils s'accordèrent finalement sur cette dernière.

Pendant cette conversation, et quand ils m'avaient attaché, je ne prononçai pas un mot. Le contremaître Chapin, tandis que se déroulait la scène, faisait les cent pas sous le porche. Rachel pleurait devant la porte de la cuisine et Mme Chapin regardait toujours par la fenêtre. L'espoir mourut dans mon cœur. Mon heure était assurément venue. Je ne devais plus voir la lumière d'un autre jour, plus voir les visages de mes enfants – douce perspective que j'avais chérie avec tant d'affection. Je devais désormais connaître une agonie terrifiante ! Personne ne me pleurerait, personne ne me vengerait. Bientôt mon corps pourrirait dans cette contrée lointaine ou serait, peut-être, jeté aux reptiles visqueux qui peuplent les eaux stagnantes du bayou ! Les larmes coulèrent le long de mes joues mais elles n'eurent d'autre effet que des commentaires insultants de la part de mes bourreaux.

Alors qu'ils me traînaient finalement vers l'arbre, Chapin, qui avait momentanément disparu du porche,



sortit de la maison et s'avança vers nous. Il avait un pistolet dans chaque main, et pour autant que je m'en rappelle, parla d'une façon ferme et déterminée :

– Messieurs, j'ai deux mots à dire. Vous feriez mieux de les écouter. Quiconque déplacera cet esclave d'un autre centimètre est un homme mort. En premier lieu, il ne mérite pas ce traitement. Il est honteux de le tuer de cette façon. Je n'ai jamais connu de garçon plus fidèle que Platt. Vous, Tibcats, vous êtes vous-même fautif. Vous êtes un beau vaurien et, je le sais, vous méritez amplement la correction que vous avez reçue. Ensuite, je suis le contremaître de cette plantation depuis sept ans et, en l'absence de William Ford, je suis le maître de ces lieux. Mon devoir est de protéger ses intérêts, et je remplirai ce devoir. Vous n'êtes pas aux commandes ici, vous ne valez rien. Ford a une hypothèque sur Platt de 400 dollars. Si vous le pendez, il perd sa dette. Jusqu'à ce que celle-ci soit annulée, vous n'avez aucun droit de lui ôter la vie. Vous n'avez pas le droit de la prendre de toute façon. Il y a une loi pour l'esclave comme pour l'homme blanc. Vous ne valez pas mieux qu'un meurtrier.

Quant à vous, dit-il s'adressant à Cook et Ramsay, deux contremaîtres de plantations voisines, partez ! Si vous tenez à votre sécurité, je vous le dis, partez.

Cook et Ramsay montèrent à cheval et partirent sans un mot. Tibcats déguerpit comme le lâche qu'il était en quelques minutes, de toute évidence apeuré et intimidé par le ton ferme de Chapin. Il monta à cheval et suivit ses compagnons.

Je restai là où j'étais, toujours attaché, avec la corde autour du cou. À peine furent-ils partis que Chapin appela Rachel et lui ordonna de courir au champ dire à Lawson de revenir à la maison au plus vite, en apportant

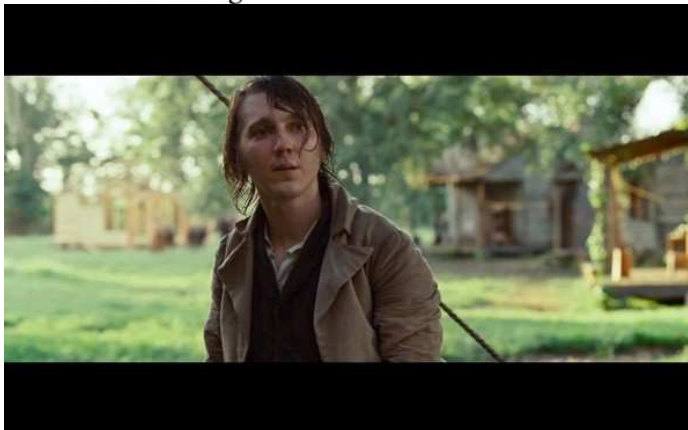


avec lui la mule marron, un animal connu pour sa surprenante rapidité. L'homme arriva en suivant.

– Lawson, dit Chapin, tu dois aller à Pine Woods. Dis à ton maître Ford de venir immédiatement. Qu'il ne tarde pas un instant. Dis-lui qu'ils veulent assassiner Platt. Dépêche-toi, mon garçon. Sois à Pine Woods avant midi, même si la mule doit en mourir.

Chapin entra dans la maison et rédigea un laissez-passer. Quand il revint, Lawson était à la porte, sur sa mule. Il prit le laissez-passer, joua sans tarder de sa cravache sur l'animal, sortit à vive allure de la cour et contourna le bayou au galop. Il échappa à nos yeux en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour décrire cette scène.

Quand le soleil atteignit son zénith ce jour-là, la chaleur devint insupportable. Ses rayons chauds brûlaient le sol. La terre écorchait presque le pied qui s'y posait. Je n'avais ni manteau ni chapeau et me tenais debout la tête nue, exposée à la brûlure du soleil. De grosses gouttes de sueur coulaient le long de mon visage, trempant la tenue sommaire dont j'étais vêtu. Au-delà de la barrière, un peu à l'écart, les pêcheurs projetaient leur ombre fraîche et délicieuse sur l'herbe. J'aurais volontiers donné une année de service pour pouvoir échanger le four ardent où je me tenais contre un siège sous leurs branches. Mais j'étais toujours attaché, la corde pendait encore autour de mon cou et je me tenais au même endroit, là où Tibeats et ses camarades m'avaient laissé. J'étais si fermement attaché que je ne pouvais pas bouger d'un centimètre. Cela aurait été un luxe, en effet, de m'adosser au mur de la filature. Mais celui-ci était hors d'atteinte, malgré une distance qui ne devait pas excéder six mètres. Je voulais m'allonger mais je savais que je ne pourrais pas me relever. Le sol était si desséché et si brûlant, je savais que cela n'aurait fait qu'ajouter à l'inconfort de ma position. Si seulement j'avais pu changer de posture, même de façon infime, cela aurait été un soulagement indicible. Mais les chauds rayons du Sud, frappant ma tête nue durant cette longue journée d'été, n'étaient rien comparé à la souffrance que m'infligeaient mes membres. Mes poignets, mes chevilles, les nerfs de mes jambes et de mes bras commencèrent à enfler. La corde qui les liait tranchait ma chair gonflée.



Chapin fit les cent pas sur le perron toute la journée, mais ne s'approcha pas une fois de moi. Il semblait très mal à l'aise. Il regardait vers moi, puis vers la route, comme s'il attendait à tout moment que quelqu'un arrive. Il n'alla pas au champ comme il en avait l'habitude. Il était évident, à son attitude, qu'il pensait que Tibeats reviendrait avec une aide plus nombreuse et mieux armée afin de reprendre notre querelle là où nous l'avions laissée. Il était tout aussi évident qu'il était prêt à défendre ma vie quoi qu'il en coûte. Pourquoi ne me soulagea-t-il pas ? Pourquoi endura-t-il de me voir à l'agonie toute une longue et harassante journée ? Je ne le sus jamais. Ce n'était pas par manque de compassion, j'en suis certain. Peut-être souhaitait-il que Ford voie la corde autour de mon cou et la façon brutale dont j'avais été attaché, peut-être son interférence avec la propriété d'un tiers, sur laquelle il n'avait aucun droit, aurait-elle constitué une violation, ce qui l'aurait soumis à une punition légale. L'absence de Tibeats le reste de cette journée-là fut pour moi un autre mystère que je ne pus jamais résoudre. Il savait suffisamment bien que Chapin ne lui aurait fait aucun mal à moins qu'il ne persiste dans ses projets à mon endroit. Lawson me raconta plus tard que, alors qu'il passait près de la plantation de John David Cheney, il les vit tous les trois se retourner et l'observer qui s'en allait. Je crois que Tibeats crut que Lawson avait été envoyé par le contremaître Chapin prévenir les planteurs voisins et demander leur aide. Par conséquent, il décida d'agir selon le principe que « la discrétion est la meilleure part du courage » et se tint à l'écart.

Peu importe quelle fut la motivation de ce tyran lâche et méchant. Je me tenais toujours sous le soleil de midi, gémissant de douleur. Je n'avais rien mangé depuis bien avant l'aube. J'étais étourdi de douleur, de soif et de faim. Une fois seulement, au moment le plus chaud de la journée, Rachel, un peu inquiète d'agir contre la volonté du contremaître, s'aventura jusqu'à moi et porta une tasse d'eau à mes lèvres. Cette humble créature ne sut jamais, elle ne les aurait pas comprises si elle les avait entendues, les bénédictions que j'invoquai en son nom pour ce doux breuvage. Elle ne put que dire : « Oh Platt, comme je te plains », puis repartit en courant à ses tâches en cuisine.



Jamais le soleil ne se déplaça aussi lentement dans le ciel que ce jour-là, jamais il ne lança des rayons aussi fervents et fougueux. C'est du moins ce qu'il me sembla. Je n'essaierai pas de retranscrire le contenu de mes méditations – les innombrables pensées qui envahissaient mon cerveau tourmenté. Il est suffisant de dire qu'à aucun moment de cette longue journée je ne parvins à la conclusion, ne serait-ce qu'une fois, que l'esclave du Sud nourri, habillé, fouetté et protégé par son maître est plus heureux que l'homme de couleur libre du Nord. Je ne suis jamais arrivé à cette conclusion depuis. Beaucoup l'ont cependant fait, même dans les États du Nord, des hommes bienveillants et de bonne composition, qui diront que mon opinion est erronée, et continueront à soutenir solennellement le contraire dans leurs débats. Hélas ! Ils n'ont jamais bu comme je l'ai fait à la coupe amère de l'esclavage.

Au coucher du soleil, mon cœur bondit d'une joie immense quand je vis Ford entrer dans la cour, son cheval couvert de mousse. Chapin alla à sa rencontre à la porte, et après s'être entretenu un court instant avec lui, Ford marcha directement vers moi.

– Pauvre Platt, tu es dans un sale état, furent les seuls mots qui s'échappèrent de sa bouche.

– Dieu merci ! dis-je, Dieu merci, Maître Ford, vous êtes enfin là !

Sortant un couteau de sa poche, il coupa d'un air indigné les cordes autour de mes poignets, de mes bras et de mes chevilles, et enleva le nœud autour de mon cou. Je tentai de marcher, mais chancelai comme un homme ivre et tombai.

Ford retourna immédiatement à la maison, me laissant à nouveau seul. Lorsqu'il atteignit le porche, Tibeats et ses deux amis arrivèrent. Un long dialogue s'ensuivit. Je pouvais entendre le son de leurs voix, le ton doux de Ford se mêler aux accents coléreux de Tibeats, mais j'étais incapable de distinguer ce qu'ils se disaient. Finalement, les trois repartirent, l'air mécontent.

Je m'efforçai de prendre le marteau, voulant montrer à Ford combien j'étais disposé à travailler, en reprenant mon travail dans la filature, mais il tomba de ma main engourdie. À la nuit tombée, je me traînai jusqu'à ma case et m'allongeai. J'étais dans une grande détresse – tout endolori et enflé –, le moindre mouvement me causait la souffrance la plus atroce. Bientôt les ouvriers revinrent du champ. Rachel, quand elle avait suivi Lawson, leur avait raconté ce qu'il s'était passé. Eliza et Mary me firent griller

un morceau de lard, mais je n'avais plus d'appétit. Elles me cuisinèrent un peu de semoule de maïs et firent du café ; c'était tout ce que je pouvais avaler. Eliza me consola, elle était très douce. La case fut vite remplie d'esclaves. Ils m'entourèrent, me posèrent des questions sur ma dispute avec Tibeats ce matin-là et sur les détails de tout ce qui s'était passé dans la journée. Puis, Rachel entra et avec ses mots simples raconta encore et encore ; elle insista avec emphase sur le coup de pied qui avait envoyé Tibeats rouler au sol, ce qui provoqua un fou rire général parmi l'assemblée. Puis elle décrivit comment Chapin était sorti avec ses pistolets pour me secourir et comment Maître Ford avait coupé les liens avec son couteau, fou de colère.

Lawson finit par rentrer. Il divertit lui aussi nos compagnons avec le récit de son voyage à Pine Woods : comment la mule marron l'emmena plus vite qu'un éclair », comment il avait stupéfié tout le monde sur son passage, comment Maître Ford se mit aussitôt en route, comment il avait dit que Platt était un bon négro, qu'ils ne devaient pas le tuer. Il affirmait, à grand renfort d'arguments, qu'il n'y avait pas un autre être humain dans le monde entier qui avait fait à ce point sensation, ou accompli une prouesse digne de John Gilpin¹, que ce qu'il avait fait ce jour-là avec la mule marron.

Ces bonnes âmes me couvrirent de leur compassion, disant que Tibeats était un homme dur et cruel et espérant que « Missié Ford » me reprendrait. Ainsi passèrent-ils le temps, débattant, bavardant, racontant encore et encore l'histoire incroyable, jusqu'à ce que soudain Chapin apparaisse à la porte de la case et m'appelle.



– Platt, dit-il, tu dormiras sur le plancher de la grande maison ce soir, prends ta couverture.

Je me levai aussi vite que j'en fus capable, saisis ma couverture et le suivis. En chemin, il m'informa que l'on ne savait pas si Tibcats reviendrait avant le matin – s'il avait l'intention de me tuer – mais que s'il le faisait, il ne le ferait pas sans témoin. M'aurait-il poignardé en plein cœur devant cent esclaves, pas l'un d'entre eux, selon les lois de Louisiane, n'aurait pu témoigner contre lui. Je m'allongeai sur le sol de la « grande maison » – la première et dernière fois que j'eus accès à un lieu de repos aussi luxueux durant mes douze ans de servitude – et tentai de dormir. Vers minuit, le chien se mit à aboyer. Chapin se leva, regarda par la fenêtre mais ne vit rien. Le chien se calma finalement. En retournant dans sa chambre, Chapin dit :

– Je pense, Platt, que ce scélérat rôde aux alentours du domaine. Si le chien aboie à nouveau et que je dors, réveille-moi.

Je promis de le faire. Au bout d'une heure ou plus, le chien recommença à hurler, courant vers la porte et revenant, tout en aboyant furieusement.

Chapin était sorti du lit sans qu'on ait eu à l'appeler. Cette fois-ci, il sortit sous le porche et y resta un long moment. Il n'y avait cependant rien à signaler et le chien retourna à sa niche. On ne fut plus dérangé cette nuit-là. La douleur infâme que je ressentais et la crainte du danger imminent m'interdirent cependant toute forme de repos. Que Tibcats soit effectivement revenu sur la plantation cette nuit-là, cherchant une opportunité d'abattre sur moi sa vengeance, est un secret connu de lui seul. J'étais certain à l'époque, et le suis encore aujourd'hui, qu'il était bien là. Il avait, quoi qu'il en soit, la disposition d'un assassin – battant en retraite devant les mots d'un homme courageux, mais prêt à frapper sa victime désarmée et sans méfiance dans le dos, comme je l'appris ensuite.

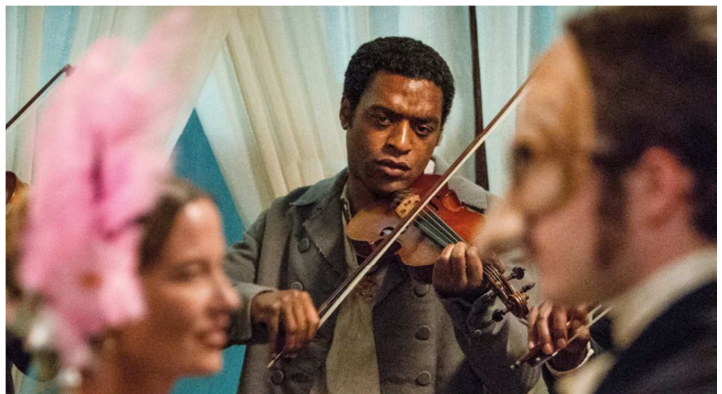
Je me levai à l'aube le matin suivant, endolori et épuisé, ne m'étant que peu reposé. Néanmoins, après avoir pris le petit déjeuner que Mary et Eliza m'avaient préparé dans la case, je me rendis à la filature et entamai le labeur d'une nouvelle journée. Chapin avait l'habitude dès son réveil, comme la plupart des contremaîtres en général, d'enfourcher son cheval, qu'un esclave tenait toujours prêt, sellé et bridé, et de se rendre aux champs. Ce matin-là, au contraire, il vint à la filature et me demanda si j'avais déjà vu Tibcats. Comme je répondais par la négative, il réaffirma que cet homme n'était pas charitable, qu'il était rancunier, que je devais me méfier de lui car il me ferait un jour du mal, quand je m'y attendrais le moins.

Il parlait encore quand Tibcats arriva, attacha son cheval et entra dans la maison. Je n'avais pas peur de lui en présence de Chapin et Ford, mais ils ne seraient pas toujours auprès de moi.

Oh ! Qu'il pesait lourd à cet instant le fardeau de l'esclavage. Je devais travailler jour après jour, endurer des abus, des railleries, des moqueries, dormir sur le sol dur, vivre de la nourriture la plus infâme. Non seulement ça, mais je devais être l'esclave d'un misérable assoiffé de sang et vivre constamment dans la peur. Pourquoi n'étais-je pas mort dans mes jeunes années, avant que Dieu ne m'ait donné des enfants à aimer et fait d'eux ma raison de vivre ?

[...]

Texte extrait de Solomon Northup, *Twelve years a slave*, publié en 1853, réédition Michel Lafon, 2014, pages 91 à 105 et photos du film *12 years a slave* de Steve McQueen reproduites sur Google image.



Document 4 – Solomon Northup tente de prévenir ses proches à travers des extraits de son témoignage et des photos du film *12 years a slave* de Steve McQueen

Mon plus grand dessein était de trouver le moyen de faire parvenir secrètement au bureau de poste une lettre que j'aurais adressée à mes amis ou ma famille du Nord. Seul quelqu'un qui connaît les restrictions sévères qui m'étaient imposées peut comprendre la difficulté d'une telle tâche. D'abord, je n'avais ni encre ni papier. Tout cela m'était interdit. Ensuite, un esclave ne peut pas quitter sa plantation sans laissez-passer et un postier n'enverra pas de lettre pour lui sans autorisation écrite de son propriétaire. J'ai passé neuf ans en esclavage, toujours à l'affût de la moindre opportunité, avant de réussir à me procurer une feuille de papier. Un hiver, alors qu'Epps s'était rendu à La Nouvelle-Orléans pour vendre son coton, la maîtresse m'envoya à Holmesville pour faire quelques courses ; celles-ci comprenaient du papier ministre. J'en subtilisai une feuille que je cachai dans ma case, sous la planche qui me servait de lit.

Après plusieurs tentatives, je réussis à fabriquer de l'encre en faisant bouillir de l'écorce d'érable. Je tailai une plume dans celle arrachée à l'aile d'un canard. Une nuit, quand tous ceux qui partageaient ma case se furent endormis, à la lumière des braises, couché sur ma planche, je fus en mesure d'écrire une lettre assez longue. Elle s'adressait à l'une de mes vieilles connaissances de Sandy Hill. Je lui expliquai ma situation et l'exhortai à prendre au plus vite des mesures afin de me faire recouvrer la liberté. Je gardai longtemps cette lettre, élaborant des plans pour la déposer sans encombre à la poste. Un jour, un homme fruste du nom d'Armsby, que je n'avais jamais vu auparavant, arriva dans la région. Il cherchait un poste de contremaître. Il se présenta chez Epps et travailla à la plantation durant quelques jours. Il se rendit ensuite chez Shaw, à côté, où il resta plusieurs semaines. Shaw s'entourait généralement de personnages médiocres, étant lui-même un joueur invétéré et un homme de peu de principes. Il avait épousé son esclave Charlotte et une ribambelle de jeunes mulâtres grandissait dans sa maison. Armsby finit par se retrouver si acculé financièrement qu'il fut obligé de travailler avec les esclaves. Un homme blanc qui œuvre au champ est un spectacle rare et inhabituel à Bayou Boeuf. Désireux de m'en faire un ami au point de pouvoir lui confier la lettre, je ne perdais pas une occasion de discuter avec lui. Il m'avait dit s'être rendu plusieurs fois à Marksville, une ville qui se trouvait à une trentaine de kilomètres. Je me dis que c'était là-bas qu'il fallait poster la lettre.

Je réfléchis longuement à la meilleure façon d'aborder le sujet avec lui. Je décidai finalement de lui demander simplement s'il pouvait déposer une lettre pour moi à la poste de Marksville, la prochaine fois qu'il s'y rendrait, sans lui dire pour autant ce que la lettre contenait. Je craignais en effet qu'il me trahisse et je



savais qu'une compensation financière serait nécessaire afin d'acheter sa confiance en toute sécurité. Une nuit, vers 1 heure du matin, je sortis sans bruit de ma case et traversai le champ pour rejoindre la maison de Shaw. Armsby dormait sur le perron. Je n'avais que quelques *picayunes* – les fruits de mes prestations au violon –, mais je lui promis tout ce que j'avais au monde s'il acceptait de me rendre ce service. Et s'il ne pouvait pas me l'accorder, je le suppliai de n'en parler à personne. Il me jura, sur l'honneur, qu'il déposerait la lettre au bureau de poste de Marksville, et qu'il emporterait mon secret avec lui dans la tombe. Bien qu'ayant eu la lettre dans ma poche à ce moment-là, je n'osai pas la lui donner et lui dis que je l'aurais écrite d'ici deux à trois jours. Je lui souhaitai une bonne nuit et retournai dans ma case. Je n'arrivai pas à me défaire de mes soupçons. Je ne dormis pas de la nuit, ne faisant que penser à la façon la plus sûre de procéder. J'étais prêt à prendre les risques les plus grands pour arriver à mes fins, mais si la lettre tombait entre les mains d'Epps, cela aurait sonné le glas de toutes mes ambitions. Je « perdais totalement la tête¹ ».

Mes soupçons étaient bien fondés, comme le prouva la suite. Le surlendemain, alors que je m'affairais au champ de coton, Epps s'assit sur la barrière qui séparait la plantation de Shaw et la sienne et nous regarda travailler. Armsby apparut aussitôt et s'assit à côté de lui. Ils restèrent ainsi deux ou trois heures, durant lesquelles je tremblai de peur.

Ce soir-là, alors que je faisais bouillir mon lard, Epps entra dans ma case, un fouet à la main.



– Eh ben, mon garçon, j'ai appris que j'avais un négro distingué qui écrivait des lettres et demandait aux Blancs de les poster. J'me demandais si tu savais qui c'était.

Mes craintes les plus grandes se concrétisaient. Et, bien que cela ne soit pas très honorable, même dans ces circonstances, j'eus recours à la manipulation et au mensonge. C'était mon seul refuge possible.

– Je ne suis au courant de rien, Maître Epps, répondis-je, feignant l'ignorance et la surprise. De rien du tout, Monsieur.

– T'étais pas chez Shaw avant-hier soir ? me demanda-t-il.

– Non, Maître, répondis-je.

– Tu n'as pas demandé à ce gars Armsby de poster une lettre pour toi à Marksville ?

– Pourquoi Seigneur aurais-je fait ça, Maître ? Je ne lui ai pas adressé plus de deux mots de toute ma vie. Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

– Bien, continua-t-il, Armsby m'a dit aujourd'hui qu'un diable se trouvait parmi mes esclaves, qu'il fallait le surveiller de près ou il s'enfuirait. Quand je lui ai demandé pourquoi il disait ça, il m'a dit que tu t'étais rendu chez Shaw, que tu l'avais réveillé au milieu de la nuit et que tu voulais qu'il porte une lettre à Marksville. Qu'as-tu à répondre à ça, hein ?

– Tout ce que j'ai à dire, Maître, c'est qu'il n'y a rien de vrai là-dedans. Comment pourrais-je écrire une lettre sans encre ni papier ? Il n'y a personne à qui je veux écrire, j'n'ai aucun ami vivant à ce que je sache. La rumeur veut que cet Armsby soit un menteur et un ivrogne, personne ne croit ce qu'il dit de toute façon. Vous savez que je dis toujours la vérité et que je n'ai jamais quitté la plantation sans un laissez-passer. Maintenant, je vois clair dans le jeu



d'Armsby, Maître, très clair. Ne voulait-il pas que vous l'engagiez comme contremaître ?

– Oui, il voulait que je l'engage, répondit Epps.

– Eh bien voilà, il veut vous faire croire que l'on va tous s'enfuir et pense que comme ça vous engagerez un contremaître pour nous surveiller. Il a juste monté cette histoire de toutes pièces pour obtenir le poste. C'est un mensonge, Maître, vous pouvez en être sûr.

Epps réfléchit un instant, de toute évidence impressionné par la crédibilité de ma théorie, et s'exclama :

– Que je sois maudit, Platt, si tu dis la vérité. Il doit me prendre pour un naïf s'il croit qu'il peut venir à moi avec ces bobards, hein ? Il croit pouvoir me tromper, se dit que je suis sans doute un innocent, que je ne sais pas m'occuper de mes propres négros. « Oh ! Cette bonne vieille pâte d'Epps », hein ! Ah ah ah ! Foutu Armsby ! On va lâcher les chiens après lui, Platt.

Epps sortit de la case, proférant bien d'autres commentaires sur Armsby en général, sa capacité à mener son affaire et à s'occuper de ses « négros ». Dès qu'il fut parti, je jetai la lettre au feu. Et c'est le cœur abattu et désespéré que je regardai la missive qui m'avait coûté tant de calculs et d'angoisses et dont j'avais tant espéré qu'elle me guiderait vers la liberté, se tordre et flétrir sur son lit de braises jusqu'à disparaître en fumée et en cendres. Armsby, ce misérable traître, fut chassé de la plantation de Shaw peu de temps après. J'en fus soulagé car je craignais qu'il ne revienne sur le sujet et ne réussisse peut-être à convaincre Epps de sa bonne foi.

[...]



Texte extrait de Solomon Northup, *Twelve years a slave*, publié en 1853, réédition Michle Lafon, 2014, pages 199 à 203 et photos du film *12 years a slave* de Steve McQueen reproduites sur Google image.

Document 5 – Olaudah Equiano (1745-1797)



▲ Frontispice du livre d'Olaudah Equiano avec son portrait, 1789, Londres

Document 6 – Portrait supposé d'Olaudah Equiano



Huile sur toile attribué à Allan Ramsay, Royal Albert Memorial Museum, Exeter, fin des années 1780, reproduite dans Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrières*, La Documentation photographique n°8032, 2003, page 47.

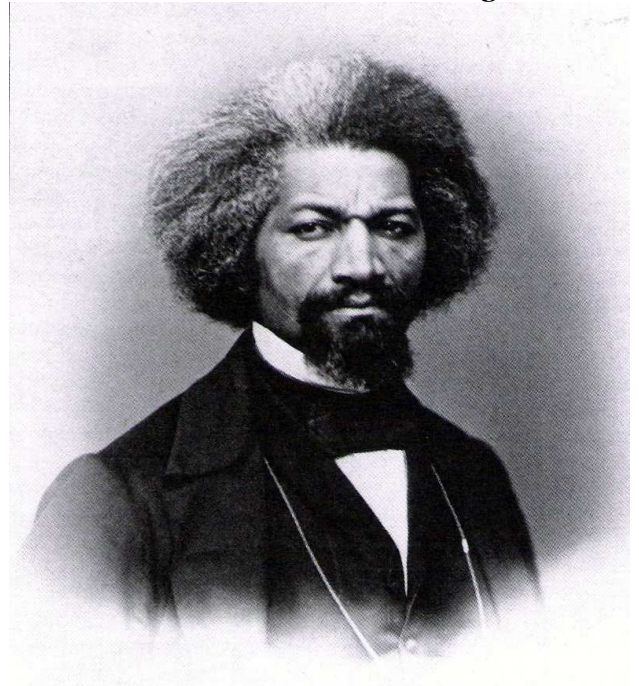
Olaudah Equiano est né vers 1745 au Biafra (Nigéria actuel). Enfant, il est kidnappé avec sa sœur. Six ou sept mois après son enlèvement, il arrive sur le littoral du Bénin d'où il est déporté vers la Barbade dans les Antilles anglaises puis vers la Virginie. Il est acheté par un officier de la Marine britannique qui le baptise du nom de Gustave Vasa. En 1766, il retrouve sa liberté. Il s'installe alors en Angleterre où il écrit ses mémoires qui connaissent un grand succès. Il est alors le premier esclave africain affranchi à écrire ses mémoires à la fin du XVIII^e siècle et donc à fournir un témoignage écrit de ce qu'il a vécu.

Document 7 Portrait de Frederick Douglass en 1844



Tableau d'Elisha Hammond, *National Portrait Gallery*, Washington, reproduit dans Hugh Honour, *L'image du Noir dans l'art occidental de la Révolution française à la Première Guerre mondiale*, Gallimard, 1989, tome 1, page 157.

Document 8 Portrait de Frederick Douglass vers 1865



Photographie de J.W. Hurn, *The Library of Congress*, reproduite dans E. Mesnard, A. Désiré, *Enseigner l'histoire des traites négrières et de l'esclavage*, Scérén, CRDP de l'académie de Créteil, 2007, page 182.

Frederick Douglass est né en 1818 dans le Maryland aux Etats-Unis d'une mère noire et d'un père blanc qui fut peut-être son maître, Aaron Anthony. En 1826, il commence à apprendre à lire et à écrire. Il s'enfuit en 1838 et s'installe dans l'Etat du Massachussets. Après avoir prononcé beaucoup de discours contre l'esclavage aux côtés des abolitionnistes du Nord, il publie en 1845 son autobiographie, *La vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*, qui connaît un grand succès. Les abolitionnistes rachètent sa liberté et il poursuit son combat contre l'esclavage. Il devient en 1860, conseiller du président Lincoln puis s'occupe du recrutement des soldats noirs durant la guerre de Sécession. Il est ensuite nommé ambassadeur des Etats-Unis à Haïti en 1889 et meurt en 1895. Un musée lui est consacré à Washington.



Je suis née à Bräckish-Pond aux Bermudes, dans une ferme qui appartenait à M. Charles Myners. Ma mère était domestique dans la maison et mon père, qui s'appelait Prince, scieur de bois chez M. Trimmingham, constructeur de bateaux. À la mort du vieux M. Myners, quand j'étais petite, il y a eu un partage des esclaves et des autres biens de la famille. C'est le vieux capitaine Darrel qui m'a achetée avec ma mère pour me donner à sa petite fille, Miss Betsey Williams [...].

M^{me} Williams était une femme qui avait très bon cœur et traitait très bien tous ses esclaves. Elle n'avait qu'une fille à peu près de mon âge, Miss Betsey, pour laquelle j'avais été achetée. J'étais très choyée par Miss Betsey et l'aimais beaucoup. Elle m'amenait partout et m'appelait sa petite négresse. Cette époque a été la plus heureuse de ma vie ; j'étais trop jeune pour bien comprendre ma condition d'esclave et trop étourdie et remuante pour penser d'avance aux jours de misère et de chagrin.

Ma mère, domestique dans la même famille, s'occupait de moi et j'avais mes petits frères et sœurs pour compagnons de jeu. Ma mère a eu plusieurs beaux enfants, trois filles et deux garçons, après son arrivée chez M^{me} Williams. Les tâches qui incombaient aux enfants étaient légères et nous jouions tous ensemble avec Miss Betsey presque aussi librement que si elle était notre sœur.

[...] J'avais à peine atteint ma douzième année quand ma maîtresse devint trop pauvre pour garder autant de monde ; elle me loua à M^{me} Pruden qui habitait une grande maison au bord de la mer, dans une commune voisine à cinq miles⁽²³⁾ de là. J'ai pleuré à chaudes larmes en quittant ma chère maîtresse et Miss Betsey ; quand j'ai embrassé ma mère et mes frères et sœurs, j'ai pensé que mon jeune cœur allait se briser tellement j'avais de la peine. Mais cela ne servait à rien, j'étais obligée de partir [...]. Quelques heures après, je me suis retrouvée dans une maison étrangère au milieu d'étrangers. À l'époque, cette séparation m'a semblé une cruelle épreuve, et pourtant elle était bien légère à côté de celles que j'ai subies depuis ! [...]. Ma nouvelle maîtresse était une femme coléreuse mais elle n'a pas été trop méchante avec moi. [...] À cette époque-là, tout mon travail consistait à m'occuper du petit maître Daniel, un adorable bébé. [...] C'était trop beau pour durer ! J'ai le cœur qui s'attendrit quand j'y repense ! C'est à ce moment que M^{me} Williams est morte. [...] Je suis encore restée trois mois chez M^{me} Pruden, puis on m'a renvoyée chez M. Williams⁽²⁴⁾ [...].

22. Le récit de Mary Prince a été publié en 1831 à Londres, sous le titre *The History of Mary Prince, a West Indian Slave*. Il a été traduit par Monique Baile et commenté par Daniel Maragnès, Albin Michel, 2000. Sont citées les p. 11 et suiv., avec l'aimable autorisation des éditions Albin Michel. Cf. p. 255 et suivantes.

23. Soit environ 8 km. 1 mile = 1 609 m.

24. M. Williams est le veuf de Mme Williams. Il avait abandonné sa femme et a décidé de vendre Mary Prince et deux de ses sœurs pour payer les noces de son nouveau mariage.

Le sombre matin a fini par se lever, trop tôt pour ma pauvre mère et pour nous. Tout en nous mettant les habits neufs qu'on devait porter pour la vente, elle a dit d'une voix pitoyable que je n'oublierai jamais : « Regardez-moi ! J'enveloppe mes pauvres enfants dans le linceul ! Quel horrible travail pour une mère ! » Puis : « Je vais porter mes petits poulets au marché ! » [...]. Ma mère a appelé les autres esclaves pour nous dire au revoir. Il y avait parmi eux une femme appelée Molly qui portait son bébé dans les bras. « Malheureuse ! » a dit ma mère en la voyant détourner ses yeux pleins de larmes vers son bébé, « après ce sera ton tour ! » Les esclaves ne pouvaient rien dire pour nous consoler, ils ne pouvaient que pleurer et se lamenter avec nous. J'ai cru que mon cœur allait éclater quand j'ai quitté mes petits frères et la maison où j'ai grandi. [...]

Nous avons suivi ma mère jusqu'à la place du marché, elle nous a fait mettre en rang contre une grande maison, dos au mur et les bras croisés sur la poitrine. Comme j'étais la plus âgée, j'étais la première, puis venait Hannah, puis Dinah, et notre mère debout à côté pleurait sur notre sort. [...]

Finalement, le maître des enchères qui devait nous mettre en vente comme des moutons et des vaches est venu demander à ma mère laquelle de nous était la plus âgée. Elle m'a montrée du doigt sans rien dire. Alors il m'a prise par la main et conduite au milieu de la rue, puis me faisant tourner sur moi-même, il m'a exposée à la vue des gens qui attendaient pour la vente. J'ai été très vite entourée d'inconnus qui m'examinaient et me tâtaient de la même façon qu'un boucher quand il veut acheter un veau ou un agneau. Ils se servaient des mêmes mots, pour parler de ma tournure ou de ma taille, comme si je ne pouvais pas plus en comprendre le sens qu'une bête muette. Ensuite j'ai été mise en vente. Les enchères ont commencé bas pour monter petit à petit jusqu'à 57 livres et j'ai été adjugée au plus offrant. Alors les gens qui étaient là ont dit que j'avais rapporté une belle somme pour une esclave aussi jeune.

J'ai vu qu'on amenait ensuite mes sœurs et qu'elles étaient vendues à des propriétaires différents, de telle façon que nous n'avons même pas eu la triste satisfaction d'être compagnes d'esclavage. La vente terminée, ma mère en pleurs nous a embrassées en nous serrant dans ses bras, elle nous a recommandé de garder courage et d'accomplir notre devoir envers nos nouveaux maîtres. C'était une triste séparation, l'une allait d'un côté, l'autre de l'autre, et notre pauvre mère repartait toute seule à la maison.

Mon nouveau maître était le capitaine I.⁽²⁵⁾ qui vivait à Spanish Point. Après avoir quitté ma mère et mes sœurs, je l'ai suivi à son entrepôt où il m'a confiée à la charge de son fils maître Benji, un garçon à peu près de mon âge

qui m'a conduite à ma nouvelle maison [...]. Avant que je ne pénètre dans la maison, deux esclaves louées par un autre maître et qui travaillaient dans la cour, m'ont demandé à qui j'appartenais ; quand j'ai répondu : « je viens pour vivre ici », elles ont dit toutes les deux : « Pauvre petite ! Pauvre petite ! Il va te falloir du courage alors ! » [...]

Le lendemain matin, ma maîtresse s'est mise en devoir de me donner ses instructions et m'a appris toutes sortes de tâches domestiques comme faire la lessive, le pain, nettoyer la laine ou le coton, laver les sols et cuisiner. Elle m'a appris beaucoup plus de choses encore, comment les oublier jamais ? Grâce à elle, je connais la différence exacte entre la brûlure d'une corde, d'une cravache ou d'une lanière de cuir appliquée de sa main cruelle sur mon corps nu. Et ce n'était qu'un châtiment guère plus redoutable que les méchants coups de poing qu'elle m'assénait sur la tête et sur le visage. C'était une femme épouvantable et une maîtresse brutale avec ses esclaves [...].

Extraits du témoignage de Mary Prince reproduit dans E. Mesnard, A. Désiré, *Enseigner l'histoire des traites négrières et de l'esclavage*, Scérén, CRDP de l'académie de Créteil, 2007, pages 123, 124, 125.

Document 11 – « Vente d'esclaves »



Tableau anonyme vers 1850, *Carnegie Museum of Art*, Pittsburgh, reproduit dans Hugh Honour, *L'image du Noir dans l'art occidental de la Révolution française à la Première Guerre mondiale*, Gallimard, 1989, tome 1, page 207.

25. Mary Prince n'a pas indiqué le nom des maîtres qui l'ont maltraitée.

Document 12 – A propos de Mary Prince

« Ce fut Mary Prince la première qui suggéra l'idée d'écrire son histoire. Elle souhaitait, disait-elle, que les bonnes gens d'Angleterre pussent apprendre de la bouche d'une esclave les sentiments et les souffrances d'une esclave [...]. Le récit fut recueilli sous la dictée de Mary par une dame qui se trouvait alors l'hôte de ma famille ; elle le prit par écrit en entier [...] puis l'élagua pour lui donner sa forme actuelle, tout en conservant le plus fidèlement possible les expressions de Mary et sa manière particulière de parler. Aucun fait d'importance n'a été coupé, aucun détail, aucun sentiment n'ont été ajoutés. C'est fondamentalement le récit de Mary. » (Thomas Pringle dans la préface de la première édition du témoignage de Mary en 1831)

« La publication de ce récit a été pour les abolitionnistes anglais, parmi lesquels de nombreuses femmes, un des moyens de combattre la propagande esclavagiste. [...]

Mary Prince raconte comment, à l'âge de douze ans, elle est vendue sur un marché aux esclaves des Bermudes et séparée de sa mère et de ses frères et sœurs. A chaque nouveau maître, à chaque nouvelle île, se répète alors une vie faite de travail forcé et de sévices presque quotidiens exercés sur elle ou sur ses compagnons. Après de longues et douloureuses années de servitude, elle accompagne son dernier propriétaire en Angleterre. Alors âgée d'une quarantaine d'années, mariée à Antigua à un homme libre, elle veut obtenir son affranchissement afin de pouvoir retrouver son île et son époux sans retomber dans l'esclavage. [...]

Mary Prince veut, par la précision de sa narration, faire comprendre ce qu'est une vie d'esclave domestique dans les colonies antillaises du début du XIX^e siècle : « J'ai été esclave, j'ai ressenti ce que ressent un esclave et je sais ce que l'esclave sait »

Mary Prince qui a été vendue à plusieurs reprises, sait que l'esclave ne dispose ni de son corps ni de son temps et que c'est le désir du propriétaire qui rythme sa journée. Toutefois, par son récit, Mary Prince affirme une identité singulière. Elle mène un combat pour obtenir son affranchissement et la possibilité de rejoindre en femme libre son mari à Antigua sans se désolidariser de ses compagnons : « Je ne peux pas, en parlant de mes propres chagrins, passer sous silence ceux de mes compagnons d'esclavage, car lorsque je songe à mes propres douleurs, je me souviens des leurs. »

E. Mesnard, A. Désiré, *Enseigner l'histoire des traites négrières et de l'esclavage*, Scéren, CRDP de l'académie de Créteil, 2007, pages 125 et 126.

Document 13 - « Sur les planches »

« C'est un pari risqué, une idée courageuse. Adapter le récit de Mary Prince au théâtre. Seule en scène, dans un décor minimaliste, Souria Adèle incarne l'esclave antillaise. L'actrice, de sa voix claire et profonde, parvient à embarquer le spectateur dans cette triste odyssée. On saisit la force de Mary. La pièce souligne avec justesse son incroyable tenacité, sa résilience stupéfiante. Elle parvient aussi à donner un visage à cette femme dont on ne connaît pas les traits : aucune image ni aucune description d'elle n'est en effet parvenue jusqu'à nous. »

Elodie Berthaud, *Causette*, mars 2014.

Document 14 – Affiche présentant l'adaptation du récit de Mary Prince au théâtre



RÉDACTION

Rédiger un texte pour montrer que les récits d'esclaves sont essentiels pour connaître les réalités de l'esclavage dans les colonies et aux Etats-Unis au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle.

Pour rédiger ce texte, il faut partir du film 12 years a slave de Steve McQueen et du témoignage de Solomon Northup puis utiliser tous les autres documents en suivant le plan détaillé ci-dessous.

Plan détaillé à suivre pour rédiger le texte

Introduction : Présenter le sujet et le plan rapidement

I. Le film de Steeve McQueen, adaptation du témoignage de Solomon Northup pour montrer la réalité de l'esclavage

Utiliser les documents 1 à 4.

A) Le point de vue original d'un esclave auquel on peut s'identifier plus facilement

1. Le témoignage exceptionnel d'un homme libre qui devient esclave
2. Un témoignage de l'intérieur d'une personne qui a connu la liberté et à laquelle il est plus facile de s'identifier pour comprendre les réalités de l'esclavage

B) Un témoignage à travers lequel on découvre l'inhumanité de la domination esclavagiste

1. La condition d'esclave décrite par Solomon dans son témoignage traitée avec réalisme dans le film de Steeve McQueen
2. Une adaptation cinématographique qui peut quelques fois différer du récit de Solomon mais qui lui reste le plus souvent fidèle

II. Les récits d'esclaves : témoigner pour dénoncer et combattre les horreurs du système esclavagiste

Utiliser tous les documents.

A) L'histoire des récits d'esclaves

1. Solomon n'est pas le seul esclave à témoigner : les autres récits d'esclaves
2. Des récits qui servent le combat mené par les abolitionnistes anglais et américains contre l'esclave avant de retomber dans l'oubli

B) Les récits d'esclaves : des sources essentielles pour connaître les réalités de l'esclavage

1. Les esclaves décrivent tous les réalités du système esclavagiste...
2. Les historiens s'appuient souvent aujourd'hui sur ces témoignages pour écrire l'histoire de l'esclavage et ces récits sont adaptés au cinéma et même au théâtre...

Conclusion : Conclure sur l'importance des récits d'esclaves...